

re, et avec lequel il a été causer un instant, cette nuit, pour lui tirer les vers du nez, qui lui a rapporté cela ; au surplus, le cardinal *Flech* avait déjà dit la même chose à l'empereur, le jour de sa naissance.

Le jeune chasseur était, comme tous les enfans de Paris, incrédule, moqueur et taquin. Il n'avait pas pour les croyances et la personne du vieux guide beaucoup de respect ; aussi lui répondit-il d'un ton goguenard, tout en regardant en l'air :

— C'est possible, mon ancien ; mais, en attendant, ce ne sera ni le roi de Prusse ni le papa beau-père qui feront la queue à cette étoile-là : ils n'ont pas les bras assez longs. Je crois même qu'ils ne nous la feront pas à nous aujourd'hui, quoique nous ne logions pas aussi haut que la comète dont vous nous parlez, et dont j'ai bu du vin, l'année dernière, chez mon oncle le curé.

— Ce n'est pas une raison, petit Moustachon, reprit le vieux soldat en fronçant le sourcil de ce qu'on osait mettre ses paroles en doute ; parce que tu ne sais pas encore que les rois en général, et les empereurs en particulier, ont le bras très-long, quand ils veulent. C'est ce que disait hier encore le lieutenant Piquemal, pendant le pansement. Mais, assez causé, Moustachon : les chapeaux bordés ont l'œil sur nous.

Et le vieux hussard se tut en lançant un regard de mépris au jeune guide, qui n'y fit pas attention, tant il était occupé de ce qui se passait autour de lui.

Des obus et des grenades venaient rouler, bondir et éclater aux pieds de l'empereur ; la mitraille continuait à passer au-dessus de sa tête avec son affreux sifflement, sans qu'il en fût atteint. Malheureusement il n'en était pas ainsi pour son état-major. Déjà quelques hussards de l'escorte avaient grommelé entre leurs dents :

— Voilà que ça recommence à chauffer un peu dur.

Le vieux guide, de son côté, avait l'habitude, depuis vingt ans, de parler aux obus, et de dire des sottises aux boulets qu'il voyait passer près de lui :

— Au moins, dit-il au jeune hussard, en parlant des obus, celles-là s'annoncent quand elles viennent vous donner tape ; au lieu que ces sélérats de boulets passent sans dire gare ! et ne vous avertissent que quand on est mort, ce qui est assez malsain, Moustachon.

Au même instant, un boulet de sept vint friser les jambes de son cheval en labourant la terre.

Oh ! le brigand ! dit le vieux guide en serrant les dents, et en suivant des yeux le projectile pour juger de son effet ; passe donc ton chemin, brutal, je ne te connais pas !

Un instant après, un obus vint s'enterrer à quelques pas :

— Gare dessous ! dit-il encore en détournant son cheval.

L'obus éclata, blessa un officier d'état-major et deux guides. Bientôt un autre boulet arriva en plein fouet et tua roide l'officier de santé Goulet et un pharmacien grièvement du siers ; deux autres individus furent blessés grièvement du même coup.

— Ceci devient trop long, dit une voix dans le groupe de l'état-major.

— La position n'est pas tenable, reprit un autre.

— Nous y passerons tous !... ajouta d'un ton sourd un troisième.

Napoléon feignait avec peine de ne pas entendre ces conversations particulières ; mais il était facile de lire sur son visage l'extrême mécontentement et toute l'impatience que lui faisait éprouver ce chuchotement continu. Enfin, un officier général ayant dit, de manière à être distinctement entendu de

ses voisins, qu'un régiment de ligne venait de périr tout entier devant Gorschen, l'empereur, poussé à bout, se retourna vivement sur sa selle en disant d'un ton d'humeur :

— Messieurs ! un régiment ne périt pas devant l'ennemi ; il s'immortalise !

Cependant Napoléon, qui n'a pas perdu de vue Kaya, quitte son état-major, accourt au grand galop de son cheval, et, presque seul, se jetant à la traverse :

— Conscrire ! s'écrie-t-il, quelle honte !... C'était sur vous que j'avais fondé toutes mes espérances, et vous fuyez ! Ne me voyez-vous donc pas ?... N'avez-vous donc plus de confiance en votre empereur ?

A ces paroles prestigieuses, cette brave jeunesse se rallie aux cris de *vive l'empereur !* et, le cœur plein d'enthousiasme, les soldats retournent au combat.

— Le moment de crise qui décide du gain ou de la perte d'une bataille est arrivé ! dit alors Napoléon aux officiers de son état-major, qui s'étaient hâtés de le rejoindre. Messieurs, ajoute-t-il, il n'y a pas un moment à perdre si nous voulons en finir.

Sur un signe de Napoléon, les seize bataillons de la jeune garde, commandés par Dumoustier, arrivent en bon ordre. Le duc de Trévise est chargé de les conduire au feu, de marcher sur Kaya tête baissée, et de faire main-basse sur tout ce qui s'y trouvera. Cette attaque est soutenue par les six bataillons de la vieille garde, *vieux guerriers endurcis aux périls, et qui ne craignent ni le feu ni la glace*, dit plus tard Napoléon dans son bulletin. Le général Roguet les commande ; et pour rendre ces forces irrésistibles :

— Drouot ! s'écrie Napoléon, réunis une batterie de quatre-vingt pièces ; place-la en écharpe pour déborder le village par la droite, et balaye tout ce que tu verras devant toi.

Un mouvement de cette importance n'est que l'affaire d'une parole ; Drouot, secondé des généraux Dulauloy et Devaux, l'exécute rapidement ; l'empereur vient lui-même se placer au milieu des pièces, que l'ennemi couvre de mitraille. En même temps la jeune garde se précipite sur Kaya comme un torrent. Le duc de Trévise, qui est à la tête, disparaît dans la mêlée : son cheval est tué sous lui ; le général Dumoustier tombe aussi ; tous les deux se relèvent et se dégagent. Cette fois, nos jeunes soldats luttent contre les vétérans de l'armée russe et prussienne ; ils combattent corps à corps et à l'arme blanche. Ils emportent une dernière fois le village, et l'effet terrible de la grande batterie achève d'écraser l'ennemi. Enfin, cette masse de feux, de poussière et de fumée, restée si longtemps immobile sur le même point de la plaine, prend son cours et repasse à travers le malheureux village, qui n'est plus qu'un amas de décombres embrasés et fumants ; Napoléon juge que tout est fini.

— Rien n'est impossible avec cette jeunesse ! dit-il.

Puis il demande à un de ses aides de camp :

— Quelle heure est-il ?

— Trois heures, sire.

— J'avais donc raison ce matin ; la bataille est gagnée.

Napoléon défendit qu'on poursuivît l'ennemi. Il connaissait la nombreuse cavalerie dont les alliés pouvaient disposer ; d'ailleurs il avait remarqué que la plus grande partie n'avait pas donné. Des courriers s'élancèrent alors du champ de bataille pour aller porter à Paris, dans toute l'Europe et jusqu'à Constantinople, le nouvelle que les Français avaient ressaisi la victoire.

(A CONTINUER.)

